

1815
L'INVRAISEMBLABLE
MYSTIFICATION

Gilbert Gontero

Éditions ThoT
Roman historique

Gilbert Gontero est né à La Mure en 1933. Après des activités professionnelles qui l'ont conduit dans le centre de recherche du CERN à Genève, il est aujourd'hui installé dans le pays de son enfance, où il partage son temps entre l'écriture et la photo.

I
LES RESCAPÉS DE L'ARGONAUTE

Tournée vers l'Atlantique, abritée dans sa rade, hors de portée des canons de l'armée française, maintenue sur ses positions par l'escadre anglaise, Cadix* s'était définitivement rangée sous la bannière britannique.

Pour mieux se plier à la volonté de ses nouveaux maîtres, les autorités espagnoles avaient aligné des vaisseaux de guerre en ordre de bataille, mais à jamais immobilisés, embossés, démâtés, ruinés, les sabords obturés, les ponts dénudés. Cette pitoyable armada servait désormais de mouiroirs; des pontons où étaient entassés les prisonniers français, soldats et marins, les vaincus de la guerre d'Espagne, les victimes de la capitulation de Baylen.

Des vieilles murailles de la forteresse maure jusqu'aux quais, régnait ce jour-là une animation sourde. Dans la pénombre éclatante des maisons blanches dévorées par le soleil de mai, des

femmes voilées de noir, accroupies sous les vérandas, attendaient leurs hommes qui psalmodiaient de fascinantes harangues. Au milieu d'eux, passaient des moines en prière, capucins cagoulés, franciscains à bure brune, dominicains aux yeux ardents; familiers du Saint-Office. Les soutanes se gonflaient en grosses cloques au vent de la mer. De cette foule en transe s'élevaient des oraisons en forme d'imprécations, des cris de haine. Un prêtre chevauchant un âne faisait entendre la voix de la religion à des fanatiques qui n'écoutaient plus que les cris de la bestialité.

Le silence se fit, ponctué par la vocifération d'un alcade en plein délire mystique : « *Voz del pueblo, voz de Dios... Mataré a Napoléon !* Voix du peuple, voix de Dieu... Je tuerai Napoléon ! » Il trouait le vide de ses yeux fixes d'halluciné.

Organisé comme une parade sainte et annoncé par l'amirauté britannique, on se préparait à l'accueil réservé aux nouveaux prisonniers français qui débarquaient d'un vaisseau de ligne anglais. Sur la foule courut le long soupir de l'attente comblée. Formés en colonne, entravés les uns derrière les autres, les détenus mettaient les pieds sur terre après des mois de navigation.

La cérémonie de la flagellation commença. Les loques qui leur servaient de chemises furent rabattues sur leurs chausses. La procession des proscrits s'avança, prise entre deux murs humains. Au premier rang, des hommes armés d'un martinet fait de trois cordes à nœuds frappèrent en visant les torses dénudés; les lanières, devenues vivantes, tracèrent sur les peaux leurs sanglantes empreintes. Les femmes et les enfants, pour ne pas être en reste, les accablèrent d'insultes et de crachats. Des moines, au comble de leur abjection, les harcelèrent de leurs crucifix hérissés de clous.

Enfin, le dernier prisonnier ayant passé sous le joug, les soldats de la garde espagnole mirent fin à cet ignoble chemin

de croix : ils les transférèrent sur des chaloupes qui prirent la direction de leur prison flottante. Ils foulèrent bientôt le pont de l'*Argonaute**, le seul ponton où le permis de mourir n'était pas prohibé. Officiellement baptisé « hôpital », c'était un coffre noir et informe semblable à un immense cercueil.

C'était le 20 mai 1810, cinq jours après l'échouage du ponton *La Vieille Castille* que des détenus avaient laissé dériver, gagnant ainsi leur liberté, non sans dommage face aux décharges meurtrières des vaisseaux anglais.

Cesare Garnieri, maître d'équipage dans le corps des marins de la garde, qu'une mauvaise rencontre, dans la mer des Caraïbes, avait fait braver inconsidérément un deux-ponts, soixante-dix-huit canons, de la flotte anglaise, avait livré un combat inégal dans lequel il avait perdu à la fois sa modeste frégate et sa liberté, ainsi que celle d'une vingtaine de ses matelots. Après quelques mois passés à fond de cale, il venait de débarquer à Cadix et de faire connaissance avec le « *pudridero !* pourrissoir ! »

Bien qu'il fût habitué à lui faire face, la mort fut la première impression qui l'assaillit. Dans l'ombre des faux-ponts sans air où le jour parvenait à peine, des prisonniers, entassés comme des bêtes puantes au fond de leurs tanières, formaient des masses indistinctes. Ils reposaient écrasés sur les ponts ou veillaient une cape sur la bouche, offrant des piles indéchiffrables de membres emmêlés et de conditions confondues. Certains s'étaient effondrés derrière le bastingage, effrayés en apercevant les fusils des soldats espagnols. C'était comme une ruche morte où la peur aurait fait changer à l'insecte sa couleur et sa forme, au point de le faire se confondre avec son milieu.

Éperdu d'horreur, il ne songeait plus qu'à s'enfuir au plus tôt, car il se sentait incapable d'affronter ici des mois de captivité. Débarrassé de ses entraves par ses geôliers, il entreprit

de reconnaître les lieux. Dans l'entrepont, une main se tendit : on l'interpellait.

— Bienvenue à bord, monsieur !

C'était un homme jeune qui avait gardé un semblant d'uniforme et ne paraissait pas avoir trop souffert de ses conditions d'internement. Stupéfait devant cette apparition inattendue, Cesare n'avait pas encore prononcé un mot.

— Je comprends votre étonnement, monsieur. Sachez que je ne suis sur ce ponton que depuis un mois. J'étais auparavant hébergé sur *La Vieille Castille*. Hélas, un sort malheureux l'a conduit à s'échouer en vue de la côte tenue par les troupes françaises, par la faute des canons britanniques, mais pour le plus grand bonheur de ceux qui réussirent à s'évader. Hélas, ce jour-là j'étais désigné pour la corvée d'eau ; j'ai donc raté l'appareillage ! Mais peut-être n'êtes-vous pas au courant des dernières péripéties qui agitent notre navire, amiral ?

— Eh bien ! Je sens que vous allez éclairer mon falot, jeune homme ! Je me nomme Cesare Garnieri, je suis corse, et il fut un temps où je naviguais sur les vaisseaux de la marine française. À qui ai-je l'honneur ?

— Mon nom est François Dalloz, je suis suisse, au service de la France, enrôlé volontaire dans le bataillon valaisan*.

— Vous êtes si différent de ces malheureux que je m'interroge encore.

— Je dois ma bonne mine au régime carcéral de *La Vieille Castille*, qui était supportable. C'était le ponton réservé aux officiers ! Pourtant n'en doutez pas, sur l'*Argonaute*, en peu de mois, nous en serons au même point que ces malheureux qui croupissent sur le pont.

— Je comprends, et à cela je ne vois qu'une solution !

— N'en parlez pas à haute voix, chuchota Dalloz. Ici, le

désespoir est si grand qu'il fait perdre toute humanité. Ils sont capables de vous dénoncer pour un quignon. Suivez-moi, nous allons en reparler !

Dans l'entrepont avant, ils se retrouvèrent au milieu d'un groupe d'hommes. On sentait chez eux une agitation sourde, on pouvait presque dire paisible, car trop longtemps contenue ; ils attendaient, anxieux, mais se savaient unis par le même espoir.

Enfin quelqu'un prit la parole. C'était un personnage fantasque, drapé dans une capote de soldat déchirée de haut en bas, les cheveux filasse encadrant des joues creuses et un regard où brillait un feu intense. Il s'adressa aux nouveaux arrivants :

— Je crois qu'il est inutile de vous poser la question... Ici un même rêve nous unit, un seul objectif : réussir ! Je suis le lieutenant de vaisseau Cassagne, et comme vous tous, je veux m'évader de ce tombeau flottant. Alors je vous propose de tenter l'aventure coûte que coûte. Rien de ce que nous pouvons entreprendre ne sera facile, mais dans l'état où nous sommes c'est la seule issue possible, sinon c'est la mort qui nous attend, nous le savons tous !

Un murmure d'approbation parcourut le groupe.

— Que faire ? objecta l'un d'eux. *La Vieille Castille* a réussi sous les boulets anglais, mais ils avaient plus de moyens que nous. Ne dit-on pas qu'ils avaient fabriqué une voile avec des nippes, et un gouvernail avec des débris d'espars ? Ils ont donc pu la manoeuvrer tant bien que mal et naviguer plein ouest. Ici, sur cette épave, rien de tel !

— Cette remarque est exacte et accablante ! concéda le lieutenant. Pourtant, notre dénuement joue peut-être en notre faveur. Les Espagnols ont fait le même constat que vous venez de rappeler. Ils ont alors éliminé tout ce qui pouvait servir à faire voguer ce foutu ponton !

— Oui ! Et alors ?

— Alors ? C'est simple : ils se croient maintenant en sécurité sur l'*Argonaute* ; ils ont d'ores et déjà relâché leur surveillance, ce sera à nous de ne pas les détromper ! J'ai longuement réfléchi à notre situation, et je suis arrivé à la conclusion que notre seule chance est de larguer les amarres, et de nous laisser dériver.

— Fort bien, lieutenant ; avez-vous oublié que, pour rejoindre le bout de la rade occupé par nos troupes, il faut auparavant passer à la proue de l'escadre anglaise ?

— Vous avez raison, c'est en effet notre plus grande inquiétude. Aussi, pour que notre tentative ne tourne pas à la catastrophe, il faudra prier pour que les dieux de la mer nous viennent en aide. D'abord, il est impératif d'avoir le vent pour nous, un vent soufflant en tempête, orienté franc ouest ! Ensuite, une marée haute sur son reflux, afin que les Anglais ne cherchent pas à nous déborder sur la côte. Enfin, l'opération devra se faire de nuit, j'espère sans lune et dans le plus grand silence, pour ne pas attirer l'attention !

— Que faites-vous de la garde espagnole qui occupe toute la dunette arrière ?

— Il faudra s'en occuper en douceur. Ce ne sont que des gardes civils, une dizaine, pas d'avantage. De nuit, ils n'opposent pas une grande résistance.

— Lieutenant, j'en suis ! déclara Cesare. Avec quelques gars de mon équipage, je les réduirai au silence... définitif, si nécessaire. Je n'ai pas oublié les coups de fouet qu'ils viennent de m'administrer.

— Votre nom, monsieur ?

— Cesare Garnieri, maître d'équipage. Je suis entièrement de votre avis : aussi minces que puissent être nos chances de réussite, il faut les tenter sans se poser de questions, il en va de notre survie !

— Voilà qui est parlé ! Cesare, je vous fais confiance. Petit détail : n'oubliez pas de récupérer le sabre du chef de poste. Nous n'avons rien d'autre pour couper les aussières. À partir d'aujourd'hui, nous attendons le moment favorable. Les consignes seront données à temps, espérons que cela ne sera pas long !

Ce fut le 26 mai, quatre heures avant l'aube, que le mot fut passé.

La tempête tant espérée s'était levée dans la nuit ; les rafales balayaient la rade, la mer se déchaînait en vagues courtes, la pluie frappait le calfatage des sabords, un courant de marée inclinait le ponton sur son ancrage.

En un rien de temps, Cesare et ses hommes maîtrisèrent la garde espagnole. Armé du sabre subtilisé au chef de poste, Cesare se précipita à l'écubier avant et s'attaqua à l'amarre.

— Tiens bon partout, ordonna-t-il d'une voix sourde, ne touchez surtout pas à la traversière, ce n'est pas encore le moment.

— Comment ça se passe ? demanda calmement le lieutenant Cassagne.

— Tout va bien pour l'instant. On coupera la traversière lorsque le ponton évitera au vent. Si le suroît tient, nous présenterons vite l'avant face à la côte.

— Je suis content d'avoir affaire à un vrai marin. Passez la consigne à tout le bord, pas de bruits, pas de cris, du silence, répéta le lieutenant.

— C'est parti, clama Cesare un moment après, larguez tout !

Longuement la grosse masse parut hésiter. Malgré cela, prise par le vent, elle s'inclina plus fortement, puis elle roula lourdement de toutes ses membrures et avança sur son erre, le cap fixé sur une improbable liberté.

Après une courte lutte, dans le silence le plus complet, ils s'étaient rendus maîtres d'un vaisseau de guerre désarmé, dégréé, sans une voile pour le pousser, sans gouvernail pour le diriger. Malgré tout, l'*Argonaute* voguait de nouveau et traçait dans la nuit sa route en direction de la flotte anglaise, comme si son intention était de l'éperonner. Dans l'entrepont montait une prière sourde, l'espoir renaissait dans le fracas d'une tempête salutaire.

— Quand est-ce que les Anglais vont s'apercevoir que l'on a pris le large ? s'inquiéta François Dalloz qui soliloquait, accoudé à une rambarde.

Cesare avait perçu la réflexion ; fataliste, il haussa les épaules.

— Le plus tard possible, je l'espère !

— Comment vont-ils réagir, selon vous ?

— Oh ça je peux l'imaginer ! La *Royal Navy* ne dort jamais que d'un œil. Dès que la vigie donnera l'alarme, ils sonneront le branle-bas et ne tarderont pas à mettre des chaloupes à la mer pour venir nous aborder.

— Ils sont armés et nous pas ! observa Dalloz.

— Ils ont même des chaloupes canonnières déjà à flot qui nous causeront beaucoup de dégâts. Par contre, si nous les repoussons énergiquement, ils hésiteront à passer à l'abordage : trop de risques pour eux, la mer est agitée et nous sommes bien trop nombreux, même si nous n'avons pas d'armes !

— Nous avons les fusils de la garde espagnole, nous les refoulerons !

— Peut-être ! Mais c'est alors qu'ils sortiront le grand jeu : ils n'hésiteront pas à nous canonner comme ils savent si bien le faire. Je connais les façons de procéder de ces forbans ; je les ai combattus, je sais qu'ils ne reculeront pas devant un massacre. Croyez-moi, ils emploieront les grands moyens pour nous tailler en pièces sans l'ombre d'un remords.

— Nos chances de passer au travers sont donc très minces, soupira Dalloz.

— Si minces soient-elles, elles méritent d’être tentées. Dites-moi, jeune Helvétè, quel âge avez-vous ?

— Vingt-six ans, monsieur le vieux loup de mer, et vous-même ?

— Le double avec pas mal de cicatrices, ce qui ne signifie rien présentement ! Encore une question pendant que j’y pense... Savez-vous nager ?

— Pour sûr : je suis né à Lausanne pratiquement avec les pieds dans le lac Léman. C’est à l’école que l’on nous apprenait à nager !

— C’est un vrai bonheur que de vous entendre, jeune homme, car tout n’est pas perdu ! Suivez-moi, j’ai sans doute trouvé le moyen de nous tirer de ce mauvais pas !

En se frayant un passage à travers la foule des détenus, qui attendaient en silence, ils arrivèrent à deux pas de la dunette arrière. La lampe à huile des gardes formait toujours, au plus près, une lueur rougeâtre et floue.

— Vous discernez cette écoutille ? demanda Cesare.

— Celle qui donne du jour dans l’entrepont ?

— Celle-là même. Vous apercevez la petite claire-voie à moitié démantibulée et le mauvais caillebotis qui la recouvre ? Eh bien, si ça tourne mal, il faudra coûte que coûte la démonter, l’arracher à l’écoutille et la faire basculer tout entière par-dessus le bastingage.

— La claire-voie entière ? répéta Dalloz, qui venait soudain de réaliser que l’intention de Cesare était de se jeter à la mer et se camoufler sous l’écoutille.

— Oui ! Ce sera notre planche de salut, et j’espère que le bois n’est pas trop vermoulu pour flotter et nous accepter comme passagers clandestins.